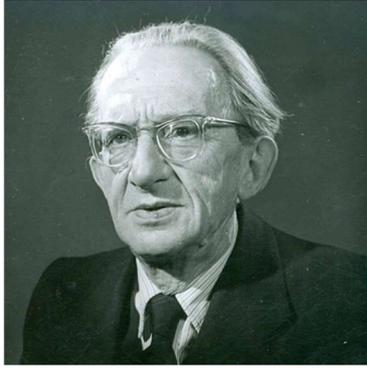


Georg Lukács



(1885-1971)

*Développement de la  
personnalité  
et Socialisme.*

1936

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction d'un document issu des archives Lukács, intitulé *Persönlichkeitsentwicklung und Sozialismus*. Il se présente sous la forme d'un tapuscrit non daté, de 17 pages, disponible en ligne sur le site des archives digitalisées : <https://real-ms.mtak.hu/21604/>

Il ne s'agit donc pas d'un essai abouti, mais plutôt d'une ébauche.

Il a été publié pour la première fois dans *Lukács 2005, Jahrbuch der Internationalen Georg Lukács Gesellschaft* n°9 [Annales de la Société Internationale Georg Lukacs], Bielefeld, Aisthesis, 2005, pp.11-24.

La datation à 1936 est fournie par la bibliographie de Lukács en ligne sur le blog *György Lukács* en italien, item 1538 :

<https://gyorgylukacs.wordpress.com/bibliografia/>

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.



Lukács répond dans ce texte à ce qu'il considère comme des calomnies du socialisme, lequel a selon Marx pour objectif le « développement de la richesse de la nature humaine comme fin en soi... »<sup>1</sup>

Il contribue par là à réaffirmer la thèse selon laquelle le marxisme est un humanisme.<sup>2</sup>

Ce texte est fondamentalement un texte *théorique*. On y retrouve les thèses à la base de *l'Ontologie de l'être social*.

Certes, les premières années de l'édification du socialisme (aux débuts de sa première phase) sont encore bien éloignées de ce que l'on imagine pour la deuxième phase. Mais Lukács y voit déjà quelques germes prometteurs.

---

<sup>1</sup> Karl Marx, *Théories sur la plus-value*, Éditions Sociales, 1976, t II, p. 125.

<sup>2</sup> À l'inverse de la thèse de Louis Althusser pour qui « le marxisme est d'un même mouvement et en vertu de l'unique rupture épistémologique qui le fonde, un antihumanisme et un antihistoricisme. » *Lire le Capital*, tome 1 Maspero, Paris, 1975, page 150. Voir aussi à ce sujet l'excellent livre de Stéphanie Roza : *Le marxisme est un humanisme*, Paris, PUF, 2024.

## Développement de la personnalité et Socialisme.

La calomnie idéologique du socialisme de la part de la bourgeoisie utilise la plupart du temps, pour servir ses fins, ce problème de la personnalité. Elle qualifie le socialisme de caserne, ses méthodes une uniformisation, un nivellement de toutes les personnalités. Il serait ridicule de nier que cette propagande exerce certains effets. Il y a toute une série d'intellectuels honnêtes, doués, par ailleurs sympathisants du socialisme, qui renâclent justement en raison de la question de la personnalité devant les conséquences ultimes de leur sympathie.

Nous ne voulons pas nous confronter à l'idéologie hypocrite de ceux qui sont matériellement intéressés. Pour le bourgeois, personnalité signifie : pouvoir exploiter des gens. Il pense que si on lui enlève la possibilité de l'exploitation, on lui prendrait aussi sa personnalité. Si une telle conception cynique est habillée d'idéologie, sa vacuité et son hypocrisie en sont d'autant accrues.

Mais une telle théorie révèle aussi le fait que la question de la personnalité et de son développement ne peut être traitée que socialement. L'être humain, même comme « individu isolé » ne peut vivre que dans une société déterminée, et le caractère de sa solitude, de son isolement, est déterminé par la structure concrète de la société concernée. La personnalité est une catégorie de la vie sociohistorique, et pas de la nature.

Certes, toute détermination individuelle de l'être humain a ses éléments naturels. Mais ceux-ci ne se développent en éléments constitutifs d'une personnalité qu'au cours d'une longue évolution sociohistorique. Il a fallu que se déroule une évolution sociale de plusieurs millénaires pour que, à partir

par exemple de la pulsion sexuelle, l'amour individuel devienne un élément essentiel de la personnalité.

Ce fait d'emblée éclairant se heurte de manière antagonique chez de nombreuses personnes d'aujourd'hui à un fort sentiment. Ils ressentent leur personnalité comme quelque chose d'inné, de naturel, et ils éprouvent jour après jour que la société dans laquelle ils vivent met sans cesse des obstacles au développement de cette personnalité ; ils éprouvent leur personnalité comme vivante et naturelle, tandis que les institutions de la société paraissent leur être opposées comme un système objectif mort et mortifère, dénué de sens. Ce sentiment est subjectivement compréhensible et justifié en tant que sentiment, en tant que sentiment de l'être humain de la société capitaliste d'aujourd'hui. Il comporte même d'importants éléments de vérité, mais il faut le rendre objectif et conscient afin que la vérité historique véritable puisse en être tirée.

La société socialiste ne naît pas dans un espace vide, comme réalisation d'exigences ou d'utopies atemporelles. Elle est le résultat concret du renversement révolutionnaire du système capitaliste. Elle n'est pas isolable de ce combat révolutionnaire contre le capitalisme. La société socialiste surpasse aussi dans ce domaine la société capitaliste, en apportant réellement, dans la vraie vie, la solution de ces contradictions qui ont déterminé le cours du capitalisme, et dont le capitalisme n'a jamais pu dans ses principes se débarrasser.

Il est donc important de bien voir ces contradictions que le capitalisme doit tout aussi nécessairement soulever en ce qui concerne le développement de la personnalité, qu'il est hors d'état de résoudre.

Il faut tout d'abord affirmer historiquement, que la personnalité à notre sens est apparue dans la période de la Renaissance

à nos jours. Il va de soi qu'il y a eu aussi dans des sociétés antérieures, des avancées vers un développement de la personnalité, et aussi des personnalités isolées, voire très importantes. Mais le développement de la personnalité en tant que *problème social* large et universel est un produit de cette période. Le capitalisme engendre le problème de la personnalité avec une nécessité socioéconomique.

Mais cette même économie capitaliste oppose sans cesse au développement de la personnalité qu'elle produit elle-même, des obstacles qui ne peuvent être individuellement surmontés que dans quelques cas particulièrement heureux. D'un point de vue social, le problème est cependant insoluble. Le capitalisme produit et anéantit simultanément – avec la même nécessité économique – la personnalité humaine.

Nous ne pouvons mentionner ici que quelques points nodaux particulièrement caractéristiques et typiques de ces contradictions. Un rôle décisif y est joué par la division capitaliste du travail. Sur ses effets qui morcellent la personnalité humaine, on a beaucoup écrit durant les deux derniers siècles. La vision a même été à maintes reprises défendue par d'importants penseurs que le capitalisme, justement par la spécialisation de sa division du travail, détruit la relation entre le travail et son produit, qui prive le travail de sens, et bloque ainsi à l'être humain l'objectivation de sa personnalité dans son travail.<sup>3</sup>

Aussi exactement qu'aient été décrits et critiqués ici de nombreux éléments essentiels de la division du travail, toute critique romantique de ce genre souffre de deux défauts. Premièrement, elle veut faire tourner à l'envers la roue de

---

<sup>3</sup> On retrouve ici la distinction fondamentale chez Lukács entre *Entfremdung* (Aliénation du travailleur privé du produit de son travail) et *Entäußerung* (Extériorisation, expression de l'artisan ou de l'artiste dans son œuvre).

l'histoire, en opposant à l'industrie capitaliste l'artisanat médiéval, à l'anarchie du capitalisme la hiérarchie du féodalisme. Elle devient ainsi très facilement la victime et même l'outil inconscient de la réaction. Deuxièmement la critique romantique du capitalisme néglige le fait que la décomposition et la spécialisation du travail a été en même temps un facteur de développement de la force jusque-là inconnue de la personnalité humaine. Tout développement des forces productives, tout enrichissement des relations des êtres humains à la nature et entre eux dans le travail est en même temps, nécessairement, un développement des forces personnelles chez l'homme. La vaste et impétueuse aspiration à la personnalité chez les êtres humains de la société capitaliste est liée de la manière la plus étroite à ce développement rapide des forces sociales de production.

La contradiction insoluble entre division capitaliste du travail et développement de la personnalité ne réside donc pas là où le pensent les critiques romantiques, ce n'est donc pas une contradiction aussi simple entre deux périodes. Ce n'est pas dans la décomposition du travail humain, pas dans la spécialisation des capacités humaines que réside l'obstacle principal au développement de la personnalité dans le capitalisme, mais dans le fait que les hommes sont, par la dynamique obligatoire du capitalisme, *soumis servilement* à cette spécialisation.

Ils sont bloqués et figés dans cette spécialisation. La spécialisation qui, en soi, est un vecteur de leurs relations plus riches et plus fines à la nature et à la société, et pourrait ainsi servir de vecteur au développement de leur personnalité, s'ossifie dans les conditions nécessaires du capitalisme en un enfermement dans cette spécialité. Par suite de l'anarchie de la production capitaliste, par suite du mécanisme de la concurrence capitaliste, l'homme reste limité au travail parcellaire, arraché à ses contextes, de sa spécialité. Les

grandes corrélations sociales dans lesquelles se place objectivement son travail parcellaire ne peuvent pas s'exprimer. Et une conscience éventuellement présente au sujet de telles corrélations ne change absolument rien au travail lui-même, et reste de ce fait sans effet pour l'individu. Cet arrachement du travail parcellaire des grandes corrélations sociales a alors pour conséquence nécessaire que chez les hommes eux-mêmes, la personnalité globale est fracassée : ces capacités individuelles formées par la spécialisation parviennent à une prédominance mécanique et l'homme tout entier, la personnalité humaine est mécaniquement subordonnée à cette spécialité.

Les bases sociales de la division capitaliste du travail, qui continuent de développer celle-ci d'une manière inouïe jusqu'ici, sont la séparation de la ville et de la campagne, du travail manuel et du travail intellectuel. Sur les désavantages de cette division sociale du travail aussi, il y a une critique romantique importante, et juste dans les détails. Il n'y a sans doute pas de citadin qui ne ressente pas l'unilatéralité de son existence, les effets déformants de cette unilatéralité. Mais cette unilatéralité ne peut pas être abolie dans le cadre du capitalisme. Tout « retour à la terre » conduit à coup sûr à une étroitesse d'esprit réactionnaire, à un rétrécissement du développement de la personnalité.

Il n'en va pas autrement de la séparation du travail manuel et du travail intellectuel. Les énormes difficultés que peuvent traverser les travailleurs dans le capitalisme pour acquérir un peu de formation, un développement intellectuel de leur personnalité, sont trop bien connues pour qu'il soit nécessaire d'en parler en détail. D'un autre côté, s'occuper exclusivement d'un travail intellectuel, tout particulièrement lorsque celui-ci est un travail spécialisé par le capitalisme, introduit nécessairement chez les hommes une unilatéralité déforman-

te, qui a d'habitude un effet d'autant plus dévastateur que son effet déformant est rarement conscient. [Là-aussi, la critique romantique des symptômes est juste à maints égards, mais elle néglige là-aussi que ces séparations, justement, ont été en même temps des impulsions essentielles du développement de la personnalité au sein du capitalisme.]<sup>4</sup>

Tous ces éléments de la division capitaliste du travail font clairement s'exprimer le fait fondamental de ce système économique : le caractère social simplement indirect, très complexe, et faisant l'objet de larges médiations, de la pratique humaine. Objectivement la vie économique est totalement socialisée, d'une manière qu'aucun ordre économique antérieur n'a connue. Chaque être humain toutefois ne travaille directement que pour lui-même, la socialité de ses actions ne s'exprime directement, ni en lui-même, ni dans sa conscience.

Dans les ordres sociaux antérieurs, le problème de la personnalité ne s'est pas posé, déjà que parce que les expressions individuelles des hommes passaient directement dans la sphère sociale, dans la sphère publique. La civilisation capitaliste démolit de plus en plus ces possibilités. Les manifestations de la personnalité, dont l'intensité s'accroît constamment, se réfugient par nécessité dans la sphère purement privée, voire absolument en dehors du monde des faits réels, dans un monde de l'« interiorité pure », de la subjectivité. En apparence, il y a là une acmé de l'expression vivante désinhibée de la personnalité. Mais ce n'est qu'une apparence. Car cette fuite dans l'« interiorité pure » est précisément une abolition de la personnalité.

L'action, la pratique, l'interaction active avec la réalité sociale objective ne sont pas seulement l'échelle de mesure de

---

<sup>4</sup> Le passage entre crochets est biffé dans le tapuscrit.

l'individualité de l'être humain, mais aussi, en même temps, les façonneurs de la personnalité. Ce qu'est véritablement un être humain, s'il est véritablement quelque chose, ne se voit que lorsque son intériorité se transpose dans des actions adéquates. Sans la possibilité de cette interaction, l'intériorité se dissipe en quelque chose d'amorphe, elle devient un faisceau d'émotions et d'idées que rien ne contrôle ni ne peut contrôler. L'être humain perd le noyau, le cœur de sa personnalité. Ibsen a très bien figuré ce désespoir. Peer Gynt<sup>5</sup> vieillissant voit dans un oignon le symbole de sa vie ; chaque pelure est une de ces étapes rêvées, et il cherche alors à détacher le noyau en dessous des nombreuses pelures. Mais il n'y a que des pelures, pas de noyau.

Le caractère contradictoire insoluble du système capitaliste se voit le plus crûment dans le fait que aussi bien l'exploitation que la condition d'exploité sont des obstacles au développement de la personnalité. Dans les deux cas, de la division capitaliste en classes sont nées de fortes impulsions au développement de la personnalité. De l'individualisme de la classe des exploités, point n'est besoin de parler expressément. Mais il est clair que dans l'histoire, il n'y a jamais eu une classe d'exploités dans laquelle la pression vers un développement humain de soi ait été aussi forte que dans le prolétariat. Mais point n'est à nouveau besoin d'examen détaillé sur le fait que l'existence des exploités par le capitalisme entraîne assurément cette aspiration, mais que son exaucement est empêché dans l'immense majorité des cas.

Il est plus nécessaire de faire quelques remarques sur la manière dont l'existence de l'exploiteur est également un obstacle au développement de la personnalité. Au côté de tous les éléments de la division sociale du travail qui sont parfois à

---

<sup>5</sup> Henrik Ibsen (1828-1906), dramaturge norvégien. *Peer Gynt*, trad. Comte Prozor, Paris, Perrin, 1923, acte V, p. 218.

l'œuvre là de manière accrue, il faut avant tout mentionner l'effet pernicieux de la concurrence capitaliste sur le noyau humain, moral, de la personnalité. Le prix que les êtres humains ont humainement à payer pour leur victoire dans la concurrence est justement le développement intégral de leur personnalité.

De plus, l'existence comme exploiteur accentue encore la déchirure entre les sphères privée et sociale. L'idéologie moderne du « surhomme »<sup>6</sup> qui doit glorifier l'absence de socialité et de fraternité de cette existence est une hypocrisie tellement évidente qu'elle ne peut avoir qu'un effet corrupteur sur le développement humain de la personnalité. Un homme de l'antiquité pouvait sans hypocrisie considérer l'esclave comme un « *intrumentum vocale* », comme un non-homme ; bien que les meilleurs et les plus nobles des hommes de l'antiquité aient eux-aussi tenté de dépasser ces limites. Toute la structure sociale du capitalisme contredit pourtant une telle dichotomie aussi abrupte de l'humanité, de sorte que son fondement idéologique ne peut conduire que dans le marécage de l'automystification, de l'auto-corruption.

Le fait fondamental avec lequel chaque homme dans le capitalisme doit s'accommoder comme un fait, c'est que chaque homme, dans chaque relation, est soit marteau, soit enclume. Ce dilemme de la société capitaliste s'étend des problèmes de la vie sociale générale jusqu'au plus profond de la vie privée, jusque dans l'amour, le mariage, la famille. Le nombre des êtres humains fracassés ou aplatis par le marteau capitaliste est infini. Il est plus nécessaire de souligner que l'existence comme marteau anéantit tout autant la personnalité que celle comme enclume. L'opresseur d'un ou de

---

<sup>6</sup> Le surhomme appartient à cette « race supérieure » vantée par Nietzsche, comme type d'être humain supérieur représentant une nouvelle morale du maître aristocratique.

plusieurs hommes ne peut absolument pas être humainement libre lui-même, développer librement son humanité ; tout aussi peu qu'un peuple qui opprime d'autres peuples ne peut pas être véritablement libre. Le directeur de prison de Dostoïevski dont la « vision du monde » se résume à « Je suis votre tsar, je suis votre Dieu », <sup>7</sup> qui laisse libre cours, sans entraves, à ses instincts les plus bestiaux sur les prisonniers sans défense, est extrêmement loin de posséder vraiment une personnalité. Et il n'est qu'un cas caricatural extrême de la vie générale sous le capitalisme, où l'instinct de puissance, réprimé servilement et hypocritement à un endroit se donne d'autant plus brutalement libre cours à d'autres endroits contre les subordonnés, les membres de la famille etc. La psychologie capitaliste moderne, avec son renvoi de la vie psychique de l'homme à des pulsions inhibées et faussement explosives n'exprime en aucune façon, comme elle le pense, une caractéristique universelle de l'homme, mais elle donne par endroits des descriptions très expressives de ces répercussions de la vie capitaliste déformant la personnalité.

La socialité simplement indirecte de la vie capitaliste abolit également l'humanité directe. C'est naturellement une auto-illusion que l'homme dans le capitalisme se conçoit comme un atome isolé, comme une monade. Mais c'est une auto-illusion très caractéristique. Car on voit là très clairement ce à quoi la personnalité doit renoncer sous le capitalisme ; à la véritable richesse des relations sociales humaines dont seule la plénitude, dans leur interaction avec l'homme en action, constitue la véritable personnalité vivante, développée sous de multiples aspects.

Cet éloignement objectif de la vie sociale (au sens humain) est particulièrement fort précisément chez ceux qui vivent pour

---

<sup>7</sup> Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*, trad. M. Neyroud, Paris, Plon, Première partie, chap. VIII p. 132

ainsi dire dans les intermondes de la société et ne se comptent directement ni dans les exploités, ni dans les exploités. La littérature moderne est, justement chez ses meilleurs représentants, pleine d'aveux émouvants sur la distance insurmontable d'une telle existence par rapport à la vie, sur l'impossibilité tragique de parvenir sur cette base à un véritable développement humain de la personnalité. Les formes les plus diverses de l'idéologie moderne, le pessimisme, la résignation, le relativisme, l'hypocrisie ou l'automystification etc. expriment les différentes formes sous lesquelles les idéologues de la société bourgeoise moderne réagissent à ces faits fondamentaux du capitalisme.

C'est là l'héritage que le socialisme prend en charge du capitalisme en matière de développement de la personnalité : une aspiration passionnée au développement de la personnalité, les éléments les plus divers et très fortement développés, à partir desquels pourrait s'édifier une personnalité riche et développée, – et en même temps la tragique impossibilité de matérialiser ces tendances sous le capitalisme.

Qu'est-ce qui se modifie donc dans ces problèmes avec le socialisme ? Il faut tout de suite différencier ici : ce qui peut immédiatement se modifier, et là où il n'y a encore qu'une tendance au changement, qui ne peut se constituer en réalité qu'au cours d'une longue évolution.

L'anéantissement de l'exploitation signifie avant tout la *possibilité* de développement de la personnalité pour *tous* les êtres humains ; évidemment, cela ne peut pas se réaliser en un jour, ni même totalement en quelques décennies ; mais il s'agit d'une possibilité de principe ouverte pour la première fois dans l'histoire mondiale.

Comme toute culture, celle de la personnalité présuppose elle-aussi du loisir. Mais dans toute société de classe, le loisir est

un privilège de la classe régnante et il en résulte aussi pour elle un faux dilemme préjudiciable : celui des oisifs d'un côté, des privés de loisir de l'autre. C'est ce faux dilemme que le socialisme abolit. Il crée un rapport organique entre travail et loisir. Évidemment, ce rapport n'est pas, dans sa pureté, matérialisable tout de suite, sans encombre. Mais le simple fait de son existence signifie un tournant dans l'histoire du développement de la personnalité humaine.

Au-delà, l'existence du socialisme signifie que l'impossibilité de l'oppression d'un homme par un autre. Cela ne concerne pas seulement les grands ensembles sociaux, par exemple l'oppression des nations, mais touche tous les domaines de la vie individuelle, surtout le mariage et la famille. La disparition de la possibilité de faire de la femme et des enfants des opprimés est un des éléments les plus importants d'un véritable développement de la personnalité humaine ; et pas à vrai dire pas seulement pour la femme libérée, mais en même temps pour l'homme libéré de la possibilité d'opprimer, de la corruption de l'oppression.

Le socialisme signifie l'avènement d'une immédiateté de la relation de l'individu à la société. Le travail individuel est relié de la manière la plus visible et la plus compréhensible à la planification sociale du travail. L'individu y prend sa place par autodétermination, et pas par contrainte objective.

La démocratie socialiste dans la production a la répercussion la plus profonde sur la relation de l'individu à son travail. Évidemment pas au sens des utopistes romantiques, pas au sens du retour de la relation individuelle artisanale au produit du travail individuel. Le caractère social du travail, et avec lui du produit du travail ne peut plus être aboli et ne doit plus non plus l'être. Car la libération de l'humanité du joug de la dépendance à la nature repose sur cette base. Mais si le

caractère social du procès de travail et du produit du travail est devenu conscient, si l'individu cherche consciemment et trouve sa place dans ce processus, si la légitimité de sa personnalité s'exprime concrètement dans ce processus, il se crée une relation totalement nouvelle, extraordinairement forte et intime, entre l'individu et le caractère social du travail.

Il serait superficiel de croire que ne se crée en l'occurrence aucune relation au produit du travail, même si celui-ci ne porte pas aussi directement que les produits de l'artisanat les traces de la personnalité individuelle créatrice. Le fait que la productivité, l'inventivité de l'individu au travail se manifestent plus directement dans l'amélioration du procès de travail que cela n'est visible dans le produit lui-même, ne change rien à ce rapport. Ce fait exprime en effet la liaison de plus en plus forte entre la personnalité et la socialité. L'individu se sent de plus en plus membre d'une communauté et développe ses capacités personnelles, ensemble précisément avec la communauté, dans la communauté.

C'est ainsi qu'est abolie la concurrence anarchique des individus. Mais ce qui a été fécond dans le combat des capacités individuelles pour le développement de l'humanité est dépassé<sup>8</sup> (au sens de la préservation) dans la compétition socialiste. C'est précisément là que l'on voit combien sont ridicules les slogans intéressés de caserne, d'uniformisation, etc. La compétition est justement une expression de l'unité de plus en plus immédiate du caractère social du travail et du développement personnel de l'individu.

---

<sup>8</sup> Le concept hégélien, puis marxiste de *Aufhebung* ne trouve pas d'équivalent simple en français. Le verbe allemand, *aufheben*, se traduit en effet en français par « ramasser, lever, élever, abolir, supprimer ». Ce verbe a donc en allemand deux groupes de sens : le premier véhicule l'idée de conservation ou de saisie (ramasser) ; le second, l'idée d'abolition.

Le développement des principes du travail socialiste montre un combat ininterrompu contre les théories pernicieuses du « nivellement ». L'inégalité inévitable des individus humains n'est jamais niée par le socialisme, mais on en fait au contraire une force motrice de la socialisation concrète de toutes les capacités humaines. C'est justement l'inégalité des individus humains, justement le développement illimité et diversifié de toutes leurs capacités personnelles qui donne au socialisme la possibilité de porter les forces productives, la culture objective et subjective à un niveau comme le développement de l'humanité n'en avait jamais vu.

Dans la deuxième phase du socialisme, ce développement social de la personnalité n'aura déjà plus de conséquences matérielles immédiates. Ce que dans les sociétés de classe, seuls les individus les plus nobles et les plus avancés pouvaient réaliser, à savoir trouver de la satisfaction dans les réalisations même, dans le travail même, sera, sur la base du bien-être général le mode de vie de l'humanité toute entière. Aujourd'hui, dans la première phase du socialisme en cours de développement, le don particulier de l'individu est encore, comme dit Marx, un « privilège naturel ». <sup>9</sup> Mais un privilège qui est reconnu et favorisé par la société, un privilège qui n'est pas en opposition aux droits des autres, car le développement social va dans le sens de découvrir et de favoriser chez tous hommes les possibilités cachées vers de tels privilèges.

L'héritage de la société de classes en matière de division du travail, la séparation de la ville et de la campagne, du travail physique et intellectuel, ne peuvent être véritablement surmontés que dans la deuxième phase du socialisme. Il serait oiseux de formuler aujourd'hui des considérations sur les

---

<sup>9</sup> Karl Marx, *Critique du programme de Gotha*, trad. Sonia Dayan-Herzbrun, Paris, les éditions sociales, 2008, p. 59. cf. dans le même passage, l'exposé de Marx sur les « deux phases ».

possibilités qui sont ouvertes par là pour le développement de la personnalité humaine. Mais comme ce dépassement ne tombe pas tout prêt du ciel, mais est le résultat de tendances déjà à l'œuvre aujourd'hui, cela vaut la peine de se livrer à de brèves considérations sur quelques-unes de ces tendances.

Pensons au mouvement stakhanoviste. Nous ne voulons pas parler ici de ses bases sociales et de ses conséquences économiques. Nous le considérons uniquement du point de vue du développement de la personnalité, du point de vue du dépassement qui commence de la séparation du travail physique et du travail intellectuel. Ce dépassement part pour l'essentiel du côté du travail physique. Il est une élévation du procès de travail au niveau de la science, au niveau de l'application consciente des lois de la science de la nature et de la théorie sociale au procès de production immédiat et concret. Plus le mouvement stakhanoviste continue de se développer, plus son niveau est élevé, et plus cette multilatéralité qui est la sienne apparaît consciemment au premier plan. Il signifie dès aujourd'hui que la frontière entre un ouvrier d'usine conscient et développé et un bon technicien commence à disparaître, il conduit à ce qu'il n'y aura plus d'ouvrier développé et de bon technicien qui en même temps ne soit pas économiste. En un mot, le mouvement stakhanoviste réalise dans la pratique, à la fois le dépassement qui commence entre travail physique et travail intellectuel, et le dépassement de la subsomption des individus à l'étroite spécialité de leur activité immédiate dans le procès de travail.

Prenons l'économie collective. Là aussi, nous supposons connus les faits économiques. Le dépassement qui commence de la séparation entre ville et campagne se manifeste de la façon la plus expressive dans la mécanisation du procès de travail agricole, par laquelle la population du village atteint un niveau de formation technique de plus en plus élevé, où

nécessairement, toutes les conséquences du mouvement stakhanoviste que nous venons de célébrer entrent également en action. Mais il faut encore attirer l'attention sur un autre élément, encore peu connu du public : celui des laboratoires, des champs d'expérimentation etc. des économies collectives. Ici, sous la direction d'agronomes, sous l'autorité suprême des plus hauts organes scientifiques de l'Union Soviétique, les ouvriers eux-mêmes travaillent au test pratique et même en partie, dès aujourd'hui, au prolongement expérimental des théories agronomiques.<sup>10</sup> Le dépassement qui commence de la séparation de la ville et de la campagne a donc déjà commencé, là aussi, à transformer en quelque chose de flou les frontières entre travail physique et travail intellectuel : est présente la tendance réelle à transformer le paysan collectif en un agronome scientifiquement formé.

Toutes ces évolutions dont nous n'avons retenu dans leur grande série que deux exemples particulièrement expressifs, vont dans le sens du développement le plus *diversifié* possible. Ceci ne signifie en aucune façon une lutte contre la formation de spécialistes, mais au contraire contre la *subsumption* de l'homme à une spécialité étroite et barricadée. Ce n'est que sur la base d'une connaissance véritable et éprouvée dans la pratique d'un domaine d'activité humaine que peut être atteinte une véritable universalité des intérêts, laquelle ne peut pas être un dilettantisme espiègle, tatillon, et de ce fait infructueux. Multilatéralité signifie maîtriser en pensée les relations multilatérales objectives de l'activité propre et de transposer cette maîtrise en pratique. Ce n'est que sur cette base, sur celle de l'élaboration, éprouvée dans la pratique, de la richesse objectivement présente en matière de relations à la nature et à la société que naît chez l'être humain lui-même une richesse

---

<sup>10</sup> C'est à cette époque que se développent les effets des théories pseudo-scientifiques de Trofim Denissovitch Lyssenko (1898-1976).

et une multilatéralité de ses propres capacités ; ce n'est que par l'harmonie de ces capacités avec l'activité sociale de l'individu que naît chez celui-ci une harmonie de ses propres capacités et qualités.

La réalisation d'une telle socialisation que favorise et garantit, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le développement multilatéral de la personnalité repose idéologiquement sur les vérités du matérialisme dialectique. La position « privilégiée » de cette conception du monde dans la société socialiste constitue pour beaucoup une grosse pierre d'achoppement, le point de départ du reproche d'uniformisation.

Derrière ce reproche, il y a une constatation juste des choses, dans la mesure où le socialisme signifie vraiment la fin d'un arbitraire relativiste sur les questions de conception du monde. Nous avons déjà parlé auparavant, en détail, de l'illusion selon laquelle le relativisme débridé serait véritablement l'expression d'une richesse et d'un développement multilatéral de la personnalité. Sa surestimation dans le monde capitaliste repose sur une surestimation qui y est socialement nécessaire d'idées ou d'humeurs qu'aucune pratique n'a éprouvé ou même ne peut éprouver. L'inanité de ces simples idées, tous ceux qui voient plus loin dans la société bourgeoise l'ont reconnu. « Même un fou peut avoir des idées », dit le très conservateur Kipling.<sup>11</sup>

Ce qui importe pour l'humanité, ce ne sont pas ces idées et humeurs, mais ces sentiments et connaissances véritablement fondés grâce auxquels elle s'est tout d'abord libérée du joug de la dépendance à la nature, puis – par la révolution sociale –

---

<sup>11</sup> Rudyard Kipling (1865-1936), *The Light that failed* [La Lumière qui s'éteint] (1891), trad. Mme Charles Laurent, Paris, Paul Ollendorff, 1900, chap. IX.

du joug des forces sociales devenues autonomes. L'héritage de ces sentiments et connaissances forme la base du développement de l'humanité. Ces fondements ne peuvent plus être ébranlés par des idées individuelles.

La connaissance du fait que la nature existe indépendamment de la conscience humaine, que ses lois n'y sont pas injectées pas les hommes, mais y sont découvertes par eux, ne constitue plus chez les socialistes un objet de discussion. Et le fait que la libération de l'humanité, le développement de tous les hommes en des personnalités diversifiées et pleinement développées, ne peut être atteint que par la voie de la destruction de la possibilité de l'exploitation économique, que pas la socialisation des moyens de production, est l'autre résultat d'un siècle d'évolution qui n'est plus non plus en discussion.

Combien peu ce fait signifie une uniformisation des esprits, c'est ce que montre une longue série, ininterrompue de discussions passionnées dont a été remplie la vie soviétique depuis la prise du pouvoir par le prolétariat. Discussions qui vont des problèmes les plus abstraits des sciences de la nature aux questions concrètes de la technique agricole, de la méthode de la création artistique jusqu'aux problèmes de l'économie planifiée. Mais le développement millénaire de l'humanité nous a enseigné que l'épreuve de la pratique, l'interaction vivante et ininterrompue avec la réalité objective constitue le critère de la vérité. Cette interaction vivante avec la réalité elle-même, qui ne peut se produire que sur la base de la socialisation de la vie dans son ensemble, a en dernière instance vaincu le relativisme en tant que vision du monde. La véritable victoire, c'est le changement de la vie elle-même qui l'accomplit. Des dispositions sociales ne peuvent ensuite accélérer ce processus que lorsqu'elles agissent dans la véritable direction du développement de l'humanité.

On ne peut en effet pas nier que le socialisme à ses débuts a besoin pour son accomplissement d'une certaine dureté. L'élimination de l'exploitation peut naturellement être exprimée sous la forme d'un décret. La véritable élimination des tentatives des anciens exploités de rétablir leur domination est le résultat d'une lutte longue et acharnée. Et aucune lutte n'est possible sans dureté, sans mesures d'oppression. Mais celui qui ne voit qu'elles, et pas le contenu social et humain qui est derrière, méconnaît le plus grand processus de bouleversement qu'effectue, maintenant précisément, l'humanité.

Le grand essor actuel de la démocratie socialiste illustre ce rapport de la manière la plus claire. Ce n'est qu'après que les derniers reliquats de la classe exploiteuse, les koulaks en tant que classe, eurent été liquidés, ce n'est qu'après que les tentatives internes de restauration du capitalisme eurent perdu leur base sociale, qu'un tel développement large et profond de la démocratie socialiste fut possible.

Mais ce serait un aveuglement de croire que le socialisme est arrivé ainsi dans une situation où il est hors de danger. Le danger de tentatives d'une restauration du capitalisme par une intervention extérieure n'est en aucune façon éliminée, et les derniers événements montrent que tant qu'il existe un encerclement capitaliste de l'unique État socialiste, il se trouvera aussi dans celui-ci quelques hommes de main et complices des tentatives de restauration capitalistes. Cela implique la nécessité de la dureté, de mesures énergiques de défense et d'oppression contre les ennemis externes et internes.

Il serait donc de ce point de vue erroné d'exiger déjà de l'étape actuelle du socialisme ce qu'il ne pourra réaliser qu'à une étape ultérieure où il sera à l'abri du danger extérieur, parvenu

à un haut degré de développement. L'autocritique démocratique large et globale en Union Soviétique révèle sans cesse les quelques dégâts du développement. Elle met en même temps en évidence, avec une franchise sans réserve, le point où nous nous trouvons aujourd'hui.

Dans son discours au XVII<sup>ème</sup> congrès du parti, Staline a défini la victoire contre les survivances capitalistes dans l'économie et l'idéologie comme une des tâches principales de l'étape actuelle.<sup>12</sup> Et Molotov,<sup>13</sup> dans un discours électoral, a indiqué que la victoire du socialisme en politique et en économie était déjà accomplie, mais que la conquête de la culture socialiste était la tâche du présent et du futur immédiat.

De telles constatations montrent à nouveau très nettement que le socialisme n'est pas un état idéal qui pourrait être réalisé d'un seul coup d'une manière quelconque. C'est plutôt le résultat de longs et rudes combats, où le combat et le résultat se trouvent entre eux dans une interaction ininterrompue.

Le développement de la personnalité humaine n'a rien d'idyllique. Elle n'exclue en aucune façon le combat avec les circonstances sociales et avec les reflets idéologiques de ces circonstances chez l'homme lui-même. Au contraire, c'est seulement du fait que des millions et des millions d'hommes se précipitent dans cette lutte avec une conscience de plus en plus forte, y prennent part activement, qu'est véritablement favorisé le développement humain diversifié de la personnalité. La relation immédiate de l'individu et de la société sous le socialisme n'est pas un cadeau, mais un terrain de lutte

---

<sup>12</sup> J. Staline, *Rapport présenté au XVII<sup>ème</sup> congrès du Parti sur l'activité du Comité Central du Parti Communiste (bolchévik) de l'URSS*, le 26 janvier 1934, in *Les Questions du Léninisme*, Paris, Éditions Norman Bethune, 1969, p. 694.

<sup>13</sup> Viatcheslav Mikhaïlovitch Molotov [Вячеслав Михайлович Молотов] (1890-1986).

péniblement conquis, et justement du fait qu'elle doit être conquise par des rudes combats que son immédiateté est vraiment féconde pour l'individualité humaine. Ce serait du sentimentalisme littéraire que de seulement déplorer la dureté de la période de transition. Elle éduque une génération de combattants polyvalents dont la dureté ne peut pas se transformer en inhumanité, puisque non seulement le but général de la lutte, mais aussi toutes ses étapes et moyens ont pour objectif de libérer tous les êtres humains de toute oppression.

1936

